

ANTIGONE : THÉÂTRE DU TRIDENT (2019)



Sur la photo : Lucien Ratio @ Stéphane Bourgeois

« La relecture de Pascale Renaud-Hébert, Rébecca Déraspe et Annick Lefebvre se déroule dans un monde dystopique aux allures de *Mad Max, 1984* et *Blade Runner*. »

Yves Leclerc, Le Journal de Québec, 11 mars 2019

« À l'invitation (et sous la tutelle) du metteur en scène Olivier Arteau, Pascale Renaud-Hébert, Rébecca Déraspe et Annick Lefebvre, trois autrices engagées, se sont réapproprié le mythe pour le confronter à notre contemporanéité. Le trio s'est emparé de parties plutôt précises du texte. Alors que Lefebvre donne une voix à Polynice (Lucien Ratio) en introduction, rebelle, revendicatrice, clamant sans cesse « ostie qu'on crève ! », malmenant une guitare électrique ou une batterie, Déraspe s'empare du chœur et du coryphée pour lui donner une langue rythmée, musicale, souvent proche de l'opéra ou du slam français (...). Avec des dialogues aux résonances familières, Pascale Renaud-Hébert met en opposition banalisation de l'environnement social et tragédie filiale, et ce, avec une certaine force. (...) Cette création spectaculaire d'Olivier Arteau et du trio Lefebvre / Déraspe / Renaud-Hébert touche et résonne de multiples manières. »

David Lefebvre, montheatre.qc.ca, 10 mars 2019



Sur la photo : Lucien Ratio @ Stéphane Bourgeois

« Le jeune metteur en scène Olivier Arteau fait son entrée au Trident avec une tragédie classique, *Antigone*, qu'il décape, explose, réagence, actualise, complète, prolonge, rêve en offrant à sa troupe un texte très inspiré et un espace de jeu très stimulant. « Ostie qu'on crève ! », le ton est donné dès la première prise de parole devant le rideau fermé. On crève de chaleur, de manque d'air et cela semble métaphorique à la fois de l'oppression du tyran et du drame écologique du réchauffement climatique, que la pièce situe *juste dans pas longtemps* ! (...) Annick Lefebvre écrit un prologue inédit alors que Polynice marche sur Thèbes, pour reprendre le pouvoir qui doit lui revenir, d'après l'accord d'alternance passé avec son frère Étéocle. Polynice sacre, rugit et nous décrit une société post-apocalyptique, qui sonne étrangement proche en ces périodes de gilets jaunes ou de carré rouge (...).

Ludovic Fouquet, revuejeu.org, 8 mars 2019

« D'entrée de jeu, pendant une quinzaine de minutes, seul devant le rideau, un Polynice déguisé en rock star (Lucien Ratio) offre une version trash du sort qui attend son frère ennemi, Étéocle, qui refuse de lui céder le trône de la Cité. Entre deux *riffs* de guitare électrique, le personnage crie et hurle son désarroi face à la décadence ambiante et son désir de libérer l'humanité de l'emprise de ce frangin « qui se gonfle crissement la bedaine sur le dos du pauvre monde ». (...) La relecture du texte de Sophocle, par le trio d'auteurs formé de Pascale Renaud-Hébert, Rébecca Déraspe et Annick Lefebvre, confère à cette nouvelle version une formidable force d'évocation que la mise en scène d'Olivier Arteau contribue à propager à travers des trésors d'ingéniosité. »

Normand Provencher, Le Soleil, 8 mars 2019

COLONISÉES : CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI (2019)



Sur la photo : Benoît McGinnis, Sébastien Rajotte, Myriam Fournier, Maude Demers-Rivard, Macha Limonchik, Zoé Tremblay-Bianco et Charles-Aubey Houde @ Valérie Remise

« C'est bien écrit, c'est bien joué et de voir l'écriture de Lefebvre dans plusieurs bouches en simultané est rafraichissant et plus facile à digérer, cette fois-ci, nous «rentrant dedans» non pas à coups de poing comme d'habitude mais à coups de poésie, d'encre et de lettres. La poésie générale du spectacle fait son travail d'elle-même, laissant illuminer les visages des diverses générations dans la salle, tous rassemblés autour d'une certitude: leur amour du Québec. »

Jordan Dupuis, Quartier général - collectif culturel, 4 février 2019

« Je connaissais mal l'histoire du Québec et je n'attendais rien de cette pièce. Mais que dire de la langue! Inclusive, fluide et percutante. Annick Lefebvre est une virtuose. Elle est venue chercher dans ma gorge le moton amer de cette nation brimée. Chiffres à l'appui, elle dresse non seulement le portrait de la répression mais vient mettre en perspective l'énergie collective déployée à réaliser la vision d'un peuple. Une pièce que je recommande à tous les nouveaux immigrants...et les plus anciens. »

Jean-Christophe Cuttaz, Diffractions culture sensible, 3 février 2019

« Une machine à « je me souviens », voilà ce qu'Annick Lefebvre a imaginé, ce qu'elle est parvenue à construire en assemblant les rouages de nos révolutions tranquilles, de nos soulèvements matés, de nos rendez-vous manqués et de nos révoltes avortées. Avec *ColoniséEs*, la dramaturge a su emboîter les époques et les destins, les rêves et les aspirations, les peurs et les dominations, de manière à rendre compte du chemin parcouru, mais aussi, et peut-être même surtout, à rendre hommage à la résilience d'un peuple qui aurait toutes les raisons du monde de renoncer. (...) Il faut voir comment Lefebvre entrelace les espoirs et les ras-le-bol, les manifestations et les consultations, les attentats et les arrestations, les actes de courage et les abus de pouvoir. On passe du Lundi de la matraque au Salon du Plan Nord, du Rassemblement pour l'indépendance nationale au Parti québécois, des événements d'octobre 1970 au référendum de 1980, de la mort de Godin à l'aphasie de Julien, du référendum de 1995 au suicide de Dédé Fortin. »

Christian Saint-Pierre, Le Devoir, 29 janvier 2019

« C'est dans une langue vigoureuse et poétique que les vagues de phrases s'échouent sur le public, agissant ici comme un électrochoc, et ailleurs comme un baume au cœur. Les mots de Lefebvre sont plus percutants que jamais, et le bilan qu'elle dresse avec *ColoniséEs* est lucide et étrangement rassurant. (...) Le sentiment qui domine, toutefois, est le regard bienveillant de Lefebvre sur ses personnages et l'immense optimisme qu'elle éprouve envers notre avenir en tant que société. Parce que, pour elle, les déceptions du passé orientent plutôt bien les décisions du futur. (...) Le spectateur n'aura pas besoin de s'y connaître en histoire, en chanson, ou même en Québec pour assimiler l'universalité du propos, et ressentir l'amour cuisant qui émane de cette œuvre – il lui faudra tout simplement ouvrir son cœur à la séquence bien spéciale des battements d'Annick Lefebvre. »

Pierre-Alexandre Buisson, Bible urbaine, 29 janvier 2018

« Il s'agit d'un exercice de mémoire et d'espoir qui prend aux tripes grâce, entre autres, à l'écriture de Lefebvre. Une écriture franche et directe qui ne donne le temps à quiconque de se remettre de ses émotions. Un flot de paroles qui arrive par vagues. *ColoniséEs* nous parle d'un Québec entêté et de la façon dont les révoltes en nourrissent d'autres, comment les défaites construisent nos trajectoires et notre résilience. Le Québec de *ColoniséEs* n'est pas défait, même si la pièce se concentre plus particulièrement sur des moments sombres. Même qu'il est radieux, porté par les sept comédiens dans une sorte de célébration et de transmission. *ColoniséEs* est une pièce intelligemment construite et dotée d'une sorte de candeur dont on se demande d'où elle peut bien venir. »

Rose Carine Henriquez, Voir, 28 janvier 2019

LES BARBELÉS : THÉÂTRE DE QUAT'SOUS (2019)



Sur la photo : Marie-Ève Milot @ Simon Gosselin

« Dans le flot de mots prononcés par l'Individu aux barbelés, un personnage auquel l'auteure a volontairement donné un nom épïcène, on reconnaît le souffle vigoureux, la douce violence, la juste colère qui a valu à *J'accuse*, en 2015, une pluie d'éloges hautement mérités. Quand résonne dans le paysage théâtral québécois une voix aussi franche, aussi tranchante, aussi déterminée à creuser la détresse de son époque, il faudrait être tout à fait sourd pour ne pas l'entendre. (...) Fidèle à ses préoccupations, en ce qui concerne le fond aussi bien que la forme, mais d'une manière plus achevée encore, l'auteure rattache ici comme jamais les enjeux de l'intime à ceux du collectif. Ainsi, dans le monologue défendu avec une grande conviction par Marie-Ève Milot, une rigueur, notamment physique, qui force l'admiration, il est question des sujets les plus divers (...) Vous aurez compris que les enjeux qui fâchent, ceux qui touchent à l'identité, à la politique, à la sexualité et à la religion, il ne faudrait surtout pas compter sur Annick Lefebvre pour les balayer sous le tapis. »

Christian Saint-Pierre, Le Devoir, 10 septembre 2018

« Bien que *Les barbelés* évoque la politique, le sexe, la religion - cette trinité de l'aventure humaine -, l'auteure le fait à sa manière, unique et décapante. Annick Lefebvre maîtrise l'art de l'écriture. Sa langue à la syntaxe précise utilise des images circulaires autant que des expressions du quotidien. Sous un angle intimiste, ouvertement féministe, la pièce lance des pointes d'humour au milieu de la grande noirceur du récit. (...) Avec cette pièce coup de poing, Annick Lefebvre livre un témoignage capital sur la douleur humaine. Elle lance un déchirant cri du cœur afin que cesse le bruit ambiant de notre étourdissante époque. En nous exposant son cœur. »

Luc Boulanger, La Presse, 10 septembre 2018

« On reconnaît (et on aime) la langue hyperréaliste et acérée de l'autrice, son verbe aussi acide que les pamplemousses que Milot déchire frénétiquement et rythmiquement au milieu de sa cuisine oppressante. Et dès qu'elle ouvre la bouche, elle décompense jusqu'au bout de son souffle. Ses observations violentes tirent sur tout ce qui bouge. Elle soulage sa colère en ne ménageant rien ni personne : ses parents, son quartier fleuri, son bébé d'amour qui se déverse et pleure sans arrêt depuis sa naissance et à qui elle a peur de transmettre sa pourriture, la famille, les manifestations, les festivals, le sociofinancement, les émissions de décoration ou celles mettant en vedette des « niaiseuses » qui ne savent pas qu'elles sont enceintes. (...) L'opus d'Annick Lefebvre a l'effet d'une gifle et nous fait (presque) sortir de nos gonds, mais nous incite surtout à appuyer sur « pause ». Et si on prenait une grande respiration. »

Nathalie Lessard, Pieuvre.ca, 9 septembre 2018

« Avec ce monologue non généré, duquel s'écoule dès le départ une tension palpable, Annick Lefebvre ratisse large dans le réservoir de nos psychoses collectives. La maternité, la transmission des valeurs (positives comme négatives), l'appropriation de la souffrance d'autrui, le courage d'une prise de parole dans un monde où la majorité silencieuse règne, la remise en question de nos privilèges – nombreux sont les sujets qui se disputent sa plume, et qui se déversent par la bouche de son interprète. Parlons de Marie-Ève Milot. On la savait extrêmement talentueuse; cette prestation nous le confirme. Tendue, résignée, elle s'adresse à un public invisible avec une véhémence qui surgit épisodiquement, comme un geyser, sans prévenir, avec une fougue remarquable. Tout repose sur ses frêles épaules, et elle soutient avec une force herculéenne ce texte hallucinant, telle une Atlas féministe brandissant à bout de bras sa bonne volonté. »

Pierre-Alexandre Buisson, Nightlife.ca, 7 septembre 2018

J'ACCUSE (BELGE) : ATELIER 210 (2017)



Sur la photo : Annie Darisse, Muriel Legrand, Isabelle Jonniaux et Sarah Lefèvre @ Alice Piemme

« Finement observés, ces portraits incisifs provoquent, touchent et suscitent le rire bien souvent. (...) Ce sont cinq talentueuses interprètes qui s'emparent de cette parole et, de manière très personnelle, lui donnent vie et substance. »

Dominique Mussche, Rtbfb.be, 5 décembre 2017

« Ce n'est donc pas une pièce féministe mais le regard de cinq femmes sur le monde qui les entoure. Des femmes drôles, pathétiques, chiantes mais surtout vraies et sincères. Un hymne aux petites gens qui font des miracles quotidiens sans que les journaux en parlent ou qu'on leur élève de statue. »

Éric Russon, Moustique, 29 novembre 2017

« Une performance diablement captivante. Cyniques, suaves, autoritaires, provocantes ou émouvantes, les comédiennes balancent tout, font fi de la bienpensance, provoquent le malaise ou la compassion, le tout dans une langue crue, drue et d'une drôlerie amère. »

Catherine Makereel, Le Soir, 28 novembre 2017

« Tout en marquant les différences entre ces femmes, la mise en scène sobre et précise d'Isabelle Jonniaux souligne leur solidarité. Elles accordent leurs pas dans des mouvements d'ensemble, s'écoutent attentivement et surfent sur la langue dense, sensible et percutante d'Annick Lefebvre. Ses envolées, puissantes comme des lames de fond, se nourrissent de son côté « fleur bleue », de sa pugnacité et de son humour mordant. (...) J'accuse témoigne d'une rage de vivre qui réchauffe le cœur. »

Jean Campion, Demandez le programme, 27 novembre 2017

« La société belge croquée sans ménagement...une écriture truffée d'humour noir et de second degré... un portrait de la Belgique au vitriol. »

François Caudron, RTBF, 24 novembre 2017

« Transplanté de Montréal à Bruxelles grâce à une adaptation rondement menée, *J'accuse*, de l'auteure québécoise Annick Lefebvre, libère une parole féminine longtemps contenue, trop peu entendue. Ça tape dur, mais ça tape juste, avec ce qu'il faut d'humour et d'autodérision. »

Estelle Spoto, Le Vif, 24 novembre 2017

« L'auteure, Annick Lefebvre, est québécoise et sa pièce créée en 2015 s'ancrait à Montréal. À l'invitation d'Isabelle Jonniaux, elle a passé trois semaines à parcourir la Belgique, pour réécrire son texte et l'ancrer dans la société belge. À la force de l'écrit, à la tonicité de ses mots s'ajoute l'art de capter l'esprit, l'histoire, les enjeux principaux d'un pays. Et l'on écoute défiler, sous le ciel si incertain de Bruxelles, la fille qui encaisse, vendeuse dans une boutique, la fille qui agresse, dirigeante d'une PME, la fille qui intègre, technicienne de surface, la fille qui adule, réceptionniste, la fille qui aime, écrivaine solitaire. »

Cécile Berthaud, L'Écho, 24 novembre 2017

« Durant deux heures, cinq monologues nous seront servis dans une luxuriance verbale où l'humour et l'humanité rôdent autour de chaque réplique. D'un monologue à l'autre, on y repère des échos. Un lien se tisse entre les filles car elles ont les mêmes références, passent par les mêmes lieux, écoutent les mêmes chansons. Toutes les comédiennes jouent une partition juste et sont formidablement vivantes. Construite à partir d'indignations personnelles et collectives, le texte dense et la langue ciselée d'Annick Lefebvre en disent long sur notre époque ainsi que sur notre pays. (...) Bénéficiant d'une écriture inventive, de personnages bien dessinés, d'une mise en scène fluide avec un décor sobre mais ingénieux (dont les éclairages qui nous rappellent le couloir très fréquenté de la gare centrale), la pièce *J'accuse* vaut le détour. »

Marie-Laure Soetaert, Le suricate, 24 novembre 2017

LES BARBELÉS : LA COLLINE (2017)



Sur la photo : Marie-Ève Milot @ Simon Gosselin

« À Paris, dans une salle pleine de lycéens, la pièce d'Annick Lefebvre a trouvé une écoute et une résonance réjouissantes. La Colline a beau avoir eu la sottise de préciser qu'il s'agissait d'un « spectacle en québécois non surtitré en français », la langue vivante de l'auteure, sans concessions aux références socioculturelles, avec sa syntaxe essoufflante, ses énumérations colorées et ses sacres tels des motifs poétiques, Marie-Ève Milot l'a portée avec une limpidité parfaite. Et ces *Barbelés* ont été reçus dans toute leur terrifiante, leur poignante lucidité. »

Patricia Belzil, revuejeu.org, 27 novembre 2017

« L'écriture de Lefebvre s'assimile à un chant épique, à un souffle ardent qui brûle l'âme. Le spectateur français doit s'habituer à l'accent québécois et à ses délicieux anglicismes : un sourire vient naturellement aux lèvres à l'écoute mais ce rire est caustique, cruel. Cette langue si particulière possède une force de frappe assez démentielle. Il s'agit d'un rapport très cash à l'autre, au verbe. On ne prend pas de pincettes ! »

Thomas Nghong, Hier au théâtre, 13 novembre 2017



Sur la photo : Marie-Ève Milot @ Simon Gosselin

« À l'heure où la parole des femmes victimes de harcèlement sexuel tend à se libérer grâce au mouvement #balancetonporc, *Les Barbelés* voit plus loin. Dans une société où la discrétion est de mise, où ne pas faire de vagues ni de bruit est socialement exigé, il fait partie de ces spectacles qui dérangent, brouillent les certitudes, brisent les codes imperceptibles. Armée de sa plume franche et directe, Annick Lefebvre entend faire vaciller l'un des tabous les plus répandus, celui du silence coupable. Contre l'adage populaire « La parole est d'argent et le silence est d'or », elle oppose un théâtre de l'urgence. Urgence d'écrire pour elle, mais surtout urgence de dire pour cette femme qui se sait condamnée, rongée par un mal auquel elle ne croyait pas, ou plutôt ne voulait pas croire. À l'intérieur de son corps, poussent des barbelés. (...) Cette métaphore trash, la dramaturge québécoise la file au long d'une pièce coup-de-poing, où la parole de la condamnée se libère. Seule en scène, Marie-Ève Milot la transforme en claque théâtrale. Raide dans ses mots, raide dans son corps, elle échappe à l'écueil logorrhéique en occupant tout l'espace scénique, cette cuisine bien tenue qui va se transformer en champ de ruines. Pour partager son mal et étendre le domaine de la provocation, elle cherche les spectateurs jusqu'au fond des pupilles et ne laisse personne se défiler. »

Vincent Bouquet, sceneweb.fr, 12 novembre 2017

« Entre temps, la victime désignée aura conté une histoire familiale dézinguée, une aventure amoureuse compliquée, des rapports sociaux qui s'écrasent sur les rochers de principes surannés, et un monde qui coule en même temps que les migrants tentant d'échapper au naufrage général. C'est fait par touches délicates ou brutales, en fonction des circonstances évoquées, par évocations successives qui permettent à Marie-Ève Milot de changer de peau tout en restant la même. Dire que c'est impressionnant de force et d'émotion serait en deçà de la réalité. »

Jack Dion, marianne.net, 9 novembre 2017

J'ACCUSE : LA BORDÉE (2017)



Sur la photo : Catherine Paquin-Bécharde @ Ulysse del Drago

« Un bon coup de poing direct, et bien senti, dans les dents. Mais aussi un gros coup de cœur qui fouette le sang et les émotions, de la colère à l'éclat de rire. On ne peut pas rester indifférent aux cris, larmes, appels de ces cinq femmes bien de leur temps. (...) Cinq femmes qui crient pour défendre leur âme, la libérer. Elles cherchent à comprendre, à vivre. À être comprises. Leur réalité crue, qui nous ramène à la nôtre – peut-être pas identique, mais sur certains aspects semblable – ou si près, là, quelque part, terrée sous les couches de déni. Ces femmes, elles ne déniaient plus. Elles assument. »

Valériane Cossette, montsaintroch.com, 31 janvier 2017

« Drôle, cinglante, vibrante, crue, touchante... Portée par la plume bien affûtée d'Annick Lefebvre et une costarde brochette d'actrices, *J'accuse* lance l'année 2017 à La Bordée entre le coup de cœur et le coup de poing. (...) Par ce texte sportif et bien ficelé, aussi sensible que frondeur, Annick Lefebvre ébauche des personnages d'une grande vérité (les ancrages dans le réel sont d'ailleurs nombreux), avec leur lot d'imperfections et de contradictions. »

Geneviève Bouchard, Le Soleil, 12 janvier 2017



Sur la photo : Alice Pascual @ Ulysse del Drago

« Une distribution relevée jumelée à une parole forte et diversifiée, *J'accuse* est une création qui explose et qui va bien au-delà de la prise de parole féminine. (...) *J'accuse* lance l'année 2017 avec une pièce qui frappe, qui porte à la réflexion et qui met en vedette, dans une mise en scène inventive de Sylvain Bélanger, des comédiennes de qualité et une auteure qui livre une parole moderne et en accord avec le monde dans lequel on vit. »

Yves Leclerc, Journal de Québec, 12 janvier 2017

« Cinq trentenaires, dont la rage de survie nous atteint en plein cœur! Un texte lucide et percutant et cinq actrices passionnées et émouvantes! (...) Le texte de Annick Lefebvre est précis, tranchant, captivant. On sent que chaque mot a été pensé, chaque phrase a sa place, chaque idée y est développée parfaitement. Et nous le public, on est présent pour tout capter, pour s'en laisser imprégner, pour être témoins de leur défoulement. »

Shirley Noël, infoculture.biz, 12 janvier 2017

« À voir, pour la puissance des mots et la performance de haute voltige de ces cinq belles comédiennes. »

Patricia Tadros, Première Heure, ICI Radio-Canada, 12 janvier 2017

LE SHOW DU NON-EXIL : Festival du Jamais Lu (2015)



Sur la photo : Annick Lefebvre @ David Ospina

« Bien des autobiographies sont mises en scène au théâtre, mais comment faire en sorte qu'elles suscitent l'intérêt, surtout quand les vies mises de l'avant sont plutôt ordinaires ? Les coauteurs Annick Lefebvre (*J'accuse*) et Olivier Sylvestre (*La beauté du monde*) ont uni leurs plumes pour relever ce défi en rendant compte de leurs épopées respectives les ayant menés de leurs banlieues où ils ont grandi jusqu'à leur exil à l'âge adulte vers Montréal. (...) Les styles d'écriture des deux jeunes auteurs comportent leur lot de différences : les mots d'Annick Lefebvre sont tranchants et sans détour alors que ceux d'Olivier Sylvestre transpirent la douceur et l'introspection. Pourtant, leurs univers se rejoignent par l'habileté que ces auteurs ont de traduire leurs états d'âme dans une poésie qui leur est propre, à coups de mots imagés, de comparaisons et de questions parfois laissées en suspens. (...) Aucun artifice ne permet à leurs existences somme toute banales de s'élever au statut d'épopée, si ce n'est que la justesse des mots et de l'honnêteté des souvenirs marquants retenus qui permettent de s'attacher à leur parcours. *Le show du non-exil* présente une écriture forte et douce à la fois, qui émeut par moments, qui fait rire, sourire, puis réfléchir. Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre réussissent ainsi à traduire l'ordinaire en une histoire qui vaut la peine d'être racontée pour toute la sincérité qui la compose. »

Geneviève Germain, montheatre.qc.ca, 4 mai 2015

***J'ACCUSE* : CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI (2015)**



Sur la photo : Catherine Trudeau @ Valérie Remise

« C'est une grande parole pour une grand auteure. Elle est toute jeune, mais je crois qu'elle va marquer le théâtre québécois »

Catherine Pogonat, Dessine-moi un dimanche, ICI Radio-Canada, 26 avril 2015

« Une plume très forte, fouguese, ciselée, qui décoiffe et qui dérange. Il faut aller avoir *J'accuse* ! »

Myriam Fehmiu, Samedi et rien d'autre, ICI Radio-Canada, 25 avril 2015

« Le texte, criant d'émotions et écrit avec une justesse pointilleuse, est brûlant et va chercher exactement là où ça pince dans le cœur autant que là où ça fait du bien. Annick Lefebvre a su jongler avec le réalisme (les personnages ne sonnent jamais faux) et l'émotivité à fleur de peau. »

Geneviève Plante, Yulorama, 21 avril 2015

« Elles sont cinq à venir prendre la parole tour à tour, à nous parler sans s'arrêter, même pour reprendre leur souffle, portées par un instinct de survie qui les pousse à s'exprimer sous peine de craquer complètement. Leurs mots doivent sortir pour exposer des frustrations accumulées, des récriminations et des vérités trop longtemps contenues. Aucune n'est écrasée par le système. Au contraire, on les sent prêtes à se battre jusqu'au bout. D'abord sur la défensive, niant être ceci ou cela par une succession de « ce n'est pas vrai que », La fille qui encaisse (Ève Landry), La fille qui agresse (Catherine Trudeau), La fille qui intègre (Alice Pascual), La fille qui adule (Debbie Lynch-White) et La fille qui aime (Léane Labrèche-Dor) se lâchent peu à peu et finissent par s'ouvrir complètement à nous. Avec *J'accuse*, la jeune auteure propose son texte le plus abouti, le plus inspiré et aussi sans doute le plus personnel ; chaque femme finissant par représenter une facette de l'auteure elle-même. Et son *J'accuse*, qui brûle d'une flamme intérieure intense, est porté par une distribution à fleur de peau, remarquable, parfaite. »

Daphné Bathalon, montheatre.qc.ca, 18 avril 2015

« Le texte, d'une lucidité troublante, a été assemblé à la colle chaude par la jeune dramaturge Annick Lefebvre. Cinq voix le portent dans un tout qui frôle la perfection. (...) Tout est là : une écriture efficace qui gratte à la lame de rasoir les incohérences d'une société en mutation et en fait ressortir les paradoxes et les profondes vacuités avec un humour cinglant; une mise en scène dénudée – signée Sylvain Bélanger – qui laisse toute la place aux mots et au jeu, en absorbant le spectateur pendant près de deux heures dans cette spirale de la revendication sociale mussée dans la confession, sans qu'il s'en rende compte.»

Fabien Deglise, Le Devoir, 17 avril 2015

« *J'accuse* a la beauté des textes qui ont mariné. Qui ont pris du goût avec le temps, avec le travail acharné. *J'accuse* a la saveur d'une génération, d'une série de femmes qui tentent de se sortir de leur propre existence, leurs propres pièges, mais aussi ceux tendus par la société. (...) L'envie d'améliorer son sort. Le besoin de croire qu'il existe mieux que cette vie terre-à-terre jonchée de considérations économiques, de responsabilités de toutes sortes, d'origines suspicieuses, de relations mal gérées. Et le public, transporté, ne peut que suivre ces femmes dans l'espoir d'un jour meilleur. »

Mélissa Pelletier, Huffinton Post Québec. 17 avril 2015

LA MACHINE À RÉVOLTE : LE PRÉAU / NEST THÉÂTRE (2015)



Sur la photo : Marie-Ève Milot @ Tristan Jeanne-Vales

« Le texte de *La machine à révolte* (...) est rythmé, dynamique, très pêchu, parfois cru et direct. Ponctué d'expressions canadiennes, il prête à sourire et à rire. Aucune lenteur ni longueur, il nous tient en haleine du début à la fin. »

Sabrina Frohhofer, Le Républicain Lorrain, 9 avril 2015

« Ils sont bien loin de nous, pourrait-on croire (les personnages), et voilà pourtant qu'ils nous deviennent proches, si proches, en toute empathie. C'est que leurs mots, ceux de l'auteure, Annick Lefebvre, déferlent, courent sans nous essouffler, nous emportent. Le texte est au rythme de la colère, de la douleur, des sentiments contrariés des deux protagonistes ; sa familiarité n'est jamais vulgaire, elle est exaspération, cri de cœurs malmenés. Les dialogues sont d'aujourd'hui dans leur utilisation du vocabulaire des réseaux sociaux (savoureusement mis à la sauce québécoise d'ailleurs chez Mathilde) sans jamais être racoleur. Et ces deux-là justement, parce qu'ils ont tapé « La vie me révolte » sur Google, vont entrer en contact, se rejoindre... dans la tête de la statue de la Liberté à New York, « se reconnaître » et renaître ! »

Stéphane Gilbert, Luxemburger Wort, 8 avril 2015

***CE QUI DÉPASSE* (Contes Urbains) : LA LICORNE (2013)**



Sur la photo : Marie-Ève Milot @ Urbi et Orbi

« N'en faisant qu'à sa tête, Annick Lefebvre ne respecte à peu près aucune des règles du conte urbain dans *Ce qui dépasse*, un texte-bombe qui accuse le confort et le consumérisme de tous les maux du monde (de manière parfois radicalement militante et peu nuancée) mais qui, dans ses nombreux meilleurs moments, passe en revue l'année 2013 en croisant les regards sur la sociopolitique et les autres actualités inclassables. C'est un monologue parsemé de phrases longues et elliptiques, qui pourfend notre amnésie collective mais laisse voir un peu d'espoir dans l'idée du rassemblement. « Nous sommes ensemble mais nous sommes seuls. Mais nous sommes dix comme nous sommes huit millions. Nous sommes une dizaine, fébriles d'excitation, pis on se souvient. » Pour porter cette fougueuse parole, la comédienne Marie-Ève Milot ne manque pas d'aplomb. Une finale explosive. »

Philippe Couture, Voir, 11 décembre 2013

« Notre histoire mérite qu'on la raconte », décrète Annick Lefebvre dans *Ce qui dépasse*. Mi-rétrospective de l'année, mi-diatribes, son texte s'écarte de la forme du conte. Un poignant in memoriam y cohabite avec une charge contre notre « désintérêt pour ce qui nous précède », notre amnésie. Un monologue fourre-tout mais fort, avec du souffle, que porte sans faiblir Marie-Ève Milot. Un coup dans le plexus. »

Marie Labrecque, Le Devoir, 9 décembre 2013

« Le dernier conte de la soirée, celui d'Annick Lefebvre, vaut à lui seul le déplacement. De la matière à grands frissons ! Pour porter ce flot quasi ininterrompu de mots qui vont droit au cœur, il fallait une comédienne de la trempe de Marie-Ève Milot, un véritable joyau, un secret trop bien gardé. Tout comme son personnage, Lefebvre regarde sa génération « dans le cœur pis pas d'ins yeux », c'est-à-dire qu'elle donne l'heure juste, assène à ses semblables des vérités qui font mal, mais aussi, heureusement, quelques-unes qui consolent. Tant de sujets sont traités dans ce monologue vertigineux, tant d'enjeux sont abordés avec tant de lucidité et de sensibilité, et sans une once de cynisme. Surtout, ne vous privez pas de ce conte. »

Christian St-Pierre, revuejeu.org, 6 décembre 2013

« À la toute fin, le coup de grâce. Récité par Marie-Ève Milot, une actrice qui vous parle droit dans le cœur, le conte *Ce qui dépasse* d'Annick Lefebvre est l'un des plus beaux que j'ai entendu à La Licorne au cours des dernières années. Après nous avoir ému en énumérant les ingrédients et les techniques de cuisine d'autrefois qui font défaut à nos soirées jeunes et branchées, Milot réfléchit avec tendresse sur l'individualisme d'aujourd'hui, se remémore les moments de grâce où la collectivité a pleuré et exulté au cours de la dernière année, en plus d'insister sur la nécessité de se rappeler du « nous », dans toute sa beauté. »

Samuel Larochelle, Sage Gamin, 4 décembre 2013

« Si *Ce qui dépasse* d'Annick Lefebvre est d'abord un brin moralisateur, avec ses allusions directes à cette génération de trentenaire qui bouffe de la *junk food* et qui va au gym, en énonçant toute la nourriture préfabriquée que l'on achète à l'épicerie du coin au lieu de poursuivre la tradition des festins familiaux aux recettes qui se perdront à cause de notre manque de temps notoire, le conte se rattrape rapidement grâce à un décompte du jour de l'An des plus marquants. Chaque chiffre, crié entre deux noms d'accessoires Ikea qui meublent le condo de la jeune narratrice, évoque alors un souvenir de l'année, pigé dans la mémoire personnelle des dix personnes prenant part à la soirée, ou dans la mémoire collective ; et c'est là que le texte de Lefebvre frappe un grand coup, nous remettant en plein visage des événements bouleversants, ou en nommant haut et fort certaines personnes blessées ou disparues durant l'année ; un coup que quelques personnes auront du mal à encaisser sans sourciller. Un texte engagé, caustique, qui crée ainsi le fil d'Ariane de la soirée, rattachant tous les textes ensemble, sous les thèmes de la religion, de la société de consommation, du bonheur, de cette solitude vécue ensemble, de l'amour, et de la transmission. »

David Lefebvre, montheatre.qc.ca, 3 décembre 2013

CE SAMEDI IL PLEUVAIT, AUX ÉCURIES (2013)



Sur la photo : Marie-Ève Milot, Sébastien David, Maxime David et Alexandre Fortin @ Benoît Beaupré

« Le texte d'Annick Lefebvre s'avère être une avalanche de mots et d'images fortes ayant une charge de violence, un déroulement qui permet aux personnages de libérer leurs angoisses et leurs frustrations. La langue de cette auteure est un matériau brut, explosif. »

Sophie Joli-Cœur, Revue JEU 149, janvier 2014

« Plus qu'une simple satire sociale de la banlieue, la pièce percutante d'Annick Lefebvre, écrite dans une langue viscérale et texturée, évoque la perte de repères et l'aliénation d'une famille dans laquelle chacun est enfermé en lui-même, étranglé par le clan, en proie à des fantasmes d'une violence extrême comme dernier souffle de vie hors des cadres imposés et des automatismes. Les monologues récités mécaniquement, mais chargés d'une rage sauvage, témoignent de la dépossession de ces êtres déchirés entre réflexes et désirs. »

Elsa Pépin, Voir, 18 avril 2013

« C'est un long souffle... Que dit-on ? Plutôt un vent violent, une bourrasque, une rafale, une tornade de mots exprimant des émotions brutes, violentes et puissantes que nous livre Annick Lefebvre avec sa dernière pièce, *Ce samedi il pleuvait*. »

Luc Boulanger, La Presse, 12 avril 2013